

Gens de la dernière heure

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 16

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200076>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

proféré ces mots qu'elle s'évanouit. Celui avec qui elle s'était entretenue disparut à son tour, descendant l'étroit escalier avec une telle vélocité que je ne pus le rejoindre. Mais je le retrouverai bien, et comme je ne voudrais pour rien au monde passer pour un faiseur de contes bleus, je le prierai d'attester la véricité de ce récit.

V. F.

La beauté des Vaudoises.

Nous avons donné, dans notre numéro de samedi, quelques extraits du « Canton de Vaud », de Juste Olivier. Voici encore, du même auteur un portrait de la Vaudoise, où se reconnaîtront, sans doute, nombre de nos lectrices.

Il y a un type de beauté suisse vulgairement célèbre, mais qui eût mérité de le devenir autrement. Peut-être plus rare dans l'Helvétie romane que dans certaines vallées des cantons allemands, il s'y montre en revanche plus fin et plus distingué. A Clarens, par exemple, dans cette patrie idéale de la Nouvelle Héloïse, il est en réalité telle figure de femme qui serait digne du pinceau d'un grand peintre. David, poussé un instant sur ces bords par l'exil, fut extrêmement frappé de ce type, il exprima même le regret de ne l'avoir pas connu plus tôt : nous tenons le fait d'un de ses anciens élèves qui, l'ayant accueilli à son passage, se trouvait là avec lui. Le front, l'arcade sourcilière et le nez sont d'un dessin remarquablement noble et pur : le caractère général, surtout chez les femmes, est celui d'un trait ferme et fin tout ensemble, sans rien de petit ni de chiffonné, ni de trop large et de trop rustiquement épanoui. Plus loin, sur les premiers versants de la vallée du Rhône, les figures sont déjà à moitié italiennes ; et sur le plateau intérieur, entre Vevey et Fribourg, on rencontre parfois de jeunes paysannes, dont le visage, outre une singulière finesse de teint, due à un air us frais, a l'ovale de celui d'une madone.

JUSTE OLIVIER.
(Luze Léonard).

Gare l'omelette !

« La Société de tir de Villars-sous-Yens, li sait-on dans le *Courrier de la Côte*, vient de prendre une décision qui fera sensation dans le monde des tireurs.

» On avait déjà le tir au sanglier, le tir au canard, le tir au pigeon, le tir à l'oiseau ; on aura désormais le tir à l'œuf.

» Une cible à répartition avec au centre une mouche ovoidale de la grandeur d'un œuf ordinaire, puis un petit rond pour représenter le jaune, et c'est tout.

» Toutes les balles dans la mouche recevront une prime de 12 œufs ; celles dans le jaune une prime double. Les primes seront délivrées séance tenante, et mangées toutes chaudes... si le mangeur est en appétit.

» Cette innovation a conquis la faveur des tireurs. Le comité a reçu tant d'adhésions qu'il se voit forcé de doubler le nombre des cibles.

» M. Guibert, négociant, chargé de la fourmure des primes, a mis à contribution toutes les pondeuses des bords de la Promentouse aux rives de la Venoge.

» Le tir à l'œuf du lundi de Pâques, à Villars-sous-Yens, sera une attraction pour les amateurs de tir et... d'omelettes ! Il y aura en outre des cibles à prix et à répartitions. »

L'idée était originale. Après tout, pourquoi ne tirerait-on pas aussi bien sur des œufs que sur autre chose.

Il paraît que les dames surtout ont beaucoup applaudi à cette innovation.

Savez-vous pourquoi ?

Elles y ont immédiatement vu un moyen d'assurer la sobriété de leurs époux.

N'est-ce pas, « qui dit tir, dit chique », libations, si vous aimez mieux. Dans un tir, on boit à tout propos : on boit pour célébrer ses succès ; on boit pour oublier sa déveine. Au retour, il est bien peu de tireurs, même d'entre les meilleurs, qui aillent droit au but et, le plus souvent, la fête se termine par un petit orage conjugal.

Avec le tir à l'œuf, rien de tout cela.

— Tu sais, au moins, Frédéri, recommande l'épouse à son mari, j'espère que tu vas te distinguer et que tu vas revenir avec des œufs plein tes poches, et pi des frais. Y ne s'agit pas d'aller t'émêcher, pou faire une omelette dans tes habits du dimanche. Oh ! tu sais, je ça verrai tout de suite, et gâ...

C'est qu'il n'est pas question d'appeler à soi les murs, quand on a les poches bourrées d'œufs frais. Il s'agit de marcher droit, au beau milieu de la route, de ne point trébucher ; sans ça, gare l'omelette !

Aussi, le tir de Villars-sous-Yens fut-il un tir modèle, comme on en vit bien peu dans notre pays. Et gai, tout de même. Ah ! pour tant, il y avait le cantinier, qui n'était pas content : « Je n'aime rien ces tirs à l'œuf, marmotait-il ; c'est bon pour Guibert, mais, pour nous autres, ça ne vaut pas le diable. »

On entendait de curieux propos :

— Bravo ! Sami, tu as mis dans le jaune ; tu as les deux douzaines. On va ça arroser, hein !

— Y a rien de fait. J'ai promis à la bourgeoisie de rentrer franc. Y n'est pas question d'épêcler ces œufs dans mes poches. Non, non,.... c'est bon, on outro iadzo !

— Allein, fais pas le gniagniou, sais-tu pas laisser tes œufs ici ; la Fanchette viendra les prendre demain avec un panier.

— C'est inutile, que je te dis ; je bois pas.

L'introduction du tir à l'œuf va changer la face du canton de Vaud.

La Dime.

La Dime, de M. René Morax, vient d'être jouée trois fois à Mézières avec un succès grandissant. Demain dimanche, à 2 heures, a lieu une nouvelle représentation. En attendant de revenir sur cette œuvre, qui est un joyau d'art dramatique populaire, nous ne pouvons qu'engager chaudement les lecteurs du *Conteur vaudois*, pour qui elle semble avoir été écrite tout spécialement, à se rendre à Mézières et à voir avec quel soin la pièce a été montée et avec quelle maîtrise elle est donnée.

Le saint de Moudon.

Gaudard de Chavannes met sur le compte de la ville de Moudon l'historiette suivante, dont nous ne garantissons pas l'authenticité :

« Les gens de Moudon furent les derniers qui se décidèrent à embrasser la réformation, en rechignant, regrettant fort leur saint de bois doré, tout neuf, qui leur avait beaucoup coûté et qui devenait inutile par leur changement ; ils le revendirent, à quelques écus de perte, à une paroisse du canton de Fribourg, sous la réserve expresse qu'ils pourraient le racheter au cas qu'ils vinssent à reprendre leur ancienne religion. »

Tsanson dâo Ceinténêro.

(Su l'air dè : *Roulez tambour's.*)

Allein, Vaudois, laissi voutré z'ovradzo,
Tsampâ la bessa, la lotta, lo fochâo !
No faut tsantâ dè tieu et dè corâdzo,
Et que pertot tsacon sai bin dzoïâo !

Kâ hoai, lè grand anniverséro,
Po lè Vaudois, po lo canton,
Fêteint pertot cé ceinténêro
Du Lavey tantqu'à Romairon ! } bis.

Kâ, y'a ceint ans que dein la pourra Suisse,
Tot allavè dè travai, dè guingoué,
On ne véyai pertot què la melice,
Dâi contingents traci decé delé.
Dein cauquîs cantons sè tsapliâvant
Po dè niézes dè rein dâo tot,
Cllîâo dè la Dièta ma fai ne poivant } bis.
Cein féré botsi d'on coup pertot !

Que fasions-no avoué noutra barquetta !
Hola ! n'arions petétré tsaveri !
Se s'étâi pas trovâ su la liquietta
Dâi citoyens qu'ont gravâ lo dandzi !
Honneu à vo, Pidou, La Harpe,
Respet por vo, Monod, Muret,
Vo z'âi bin su menâ la barque,
Po cllîa grant'oura, cé mourdzet ! } bis.

Dâo Grand Conset, la premir'assembleiâte
Fe convoquâie lo quatorze, âo tsaté ;
L'ont déerétâ dein cllîa granta tenâbllia
Noutra dévise : Patrie et liberté.
Lè ballè couleu verd'et blîiantse
Brelîeront su noutr'êtiusson,
Po marqua dè l'indépendance } bis.
D'on bio payi, noutron canton !

Allietteint hoai ti cllîa balla cocarda,
Que tsacon l'aussé âo collet dè l'habit !
Pu no faut pas manqué à la pararda,
Dein cé bio dzo faut sè bin diverti !
Quand n'oureint lè débordenaïes
Dâi canons et dâi gros mortai,
No faut tsantâ : Vivent lès z'annaïes } bis.
Mille houit ceint et dize no ceintrai !

Faut qu'à l'hotô, la fenna mettè couaire
On bon fricot, on jambon dè derrai,
Kâ, dein cé dzo, faut pas que l'aussé poaire
Dè mettr'avau on pou son ratalai !
Et dè creinte de n'estrivière,
La né, s'on reintrè on petit coup,
On lâi dit : « L'est lo Ceinténêre, } bis.
Ma pourra fenna, que vâo-tou ! »

Gens de la dernière heure.

Eh bien, la voici passée, cette fête du 14. La voici passée, et de partout nous en arrivent de joyeux échos. On s'est réjoui sur toute la ligne : de la montagne à la plaine, de la campagne à la ville, de la chaumière au château. Le 14 avril 1903, anniversaire séculaire de notre indépendance, laisse d'inoubliables souvenirs. A la capitale, toutes les maisons étaient pavisées.

Et l'on ne s'attendait guère à cet enthousiasme. Les pronostics étaient plutôt décevants. A les entendre, les Lausannois ne voulaient rien faire. « Aussi, disaient-ils, on ne sait pas à quoi s'en tenir. La vraie fête, est-ce le 14 avril ou au mois de juillet ? Tê bourlé ! si on en sait quelque chose : les uns disent ceci, les autres cela. Puisque c'est ainsi, nous ne bougeons pas. »

Lorsqu'on leur disait : La fête est au 14 avril et au mois de juillet ; il y en a deux :

— Deux ?... Alors... Et pourquoi ?

— Parce qu'il y en a deux.

— Tout de même également, quelle drôle d'idée. Oh bien, puisque c'est comme ça, on verra ce qu'on fera.

Bref, tout a bien marché le 14 avril. Il en sera de même au mois de juillet, on peut le prévoir.

Il ne faut donc jamais désespérer de nous. La dernière heure est l'heure des Vaudois.

Il n'empêche que pour les personnes qui chez nous assument la tâche d'organiser quelque chose, cette fâcheuse disposition de notre

peuple est une source constante d'ennuis, d'inquiétudes, d'appréhensions.

Ainsi en a-t-il été, par exemple, pour les études de la pièce patriotique de MM. Warnery et Doret, que vont applaudir chaque soir, avec enthousiasme, de très nombreux spectateurs. Avant les représentations, on entendait par ci, par là émettre des doutes sur l'interprétation de cette belle œuvre. « On assure que les répétitions ne marchent pas. — Eh bien, oui, il paraît; je l'ai aussi entendu dire. — Ma foi, j'attendrai pour prendre mes billets de voir ce que seront les premières représentations. — Moi aussi. » Et patati, et patata.

Les billets se prenaient tout de même et si bien, que, avant la première soirée, le comité d'organisation décidait quatre nouvelles représentations.

Il est de fait que les répétitions n'étaient pas des plus satisfaisantes. M. Doret, d'une part, MM. les directeurs et régisseurs, de l'autre, ont eu de bien mauvais moments. Plus d'une fois, ils ont pu craindre de n'arriver jamais à faire partager aux interprètes — sauf quelques exceptions — le magnifique souffle patriotique et artistique qui anime l'œuvre.

Dans cette pièce, où le principal rôle est joué par le peuple, où le mouvement, la vie, ont la grosse part, il faut, de la part des interprètes, une conviction et un enthousiasme sincères. Des acteurs de profession n'eussent pas eu ces qualités; il fallait des gens du pays, il fallait du patriotisme. Or, les interprètes du « Peuple vaudois » n'en avaient pas de patriotisme, du moins on l'aurait cru.

Dans les coulisses, où s'entassait cette armée d'acteurs et de figurants, dames et messieurs, gymnastes et étudiants, enfants, on surprenait de curieux dialogues:

— Dis, c'est à nous d'aller, à présent.

— Moi, je ne bouge pas, on veut assez savoir ce qu'il faut faire.

— Je te dis, il vaut mieux aller, sans ça on se fera ronchonner.

— Oh! ben, mon vieux, si tu te fais des cheveux pour ça.

Dans les scènes révolutionnaires, où doit donner l'enthousiasme, on se fût cru à quelque cérémonie funèbre. Les vivats et les bravos — quand ils partaient — avaient quelque chose de lugubre.

Un auditeur soufflait à son voisin: « Il est heureux que nos pères soient nés avant nous pour conquérir notre indépendance; vraiment, nous n'en serions pas capables. »

Le soir du 14 avril, les membres des Comités, M. Doret, les régisseurs, tout le monde était anxieux. « Comment ça ira-t-il? » se demandait-on. Et, pendant ce temps, avec cette éternelle indolence, avec cette insouciance, qui sont la base de notre caractère, dans un coin de coulisses, un groupe de figurants chantonnait: « Ah! ça ira, ça ira, ça ira!... »

Et, comme le cantinier de Rolle, les organisateurs se disaient, toujours plus inquiets: « Ça ira? ça ira?... Ça n'ira peut-être pas du tout. »

La salle est pleine comme un œuf. A côté de nos autorités, on remarque plusieurs journalistes étrangers. On vient de jouer l'ouverture. L'auditoire acclame le compositeur. Celui-ci, un peu pâle, le doigt sur le bouton de sonnette, donne le signal des quelques mesures d'introduction du 1^{er} acte. Le rideau va se lever.... Il se lève.

Le premier acte commence; il continue; il s'achève; les bravos éclatent. Le second acte suit, puis le troisième, sans autres incidents que les applaudissements et les bravos qui vont croissant. Au quatrième acte, l'enthousiasme est au comble. On acclame auteurs et interprètes.

Le sourire est revenu aux lèvres des membres des comités. Les plus sincères répondent

aux félicitations: « Franchement, nous n'osions espérer une si bonne marche de la représentation: hier, ça n'allait pas. » Leurs collègues, oubliant subitement les angoisses passées, exclament convaincus: « Mais, nous disions bien qu'il ne fallait pas avoir peur; chez nous, c'est toujours comme ça. »

En effet, chez nous, c'est toujours comme ça.

Eh bien, il ne faudrait plus que ce soit comme ça. Soyons Vaudois, d'accord; mais pas trop, cependant. Il est fort imprudent de ne compter toujours que sur le dernier moment.

J. M.

Anniversaire.

Comme je l'ai compris, ma chère,
C'est des vers ici que tu veux;
Des vers pour ton anniversaire,
Allons-y; ce que femme veut...!
Mais quelle idée téméraire
Que de s'amuser à ce jeu
Faire des syllabes par paires,
Qui ne donnent que des mots creux.
Chacun son goût sur cette terre,
Mais moi, combien j'aimerais mieux
En fait de vers, un simple verre
Rempli de bon vin blanc mousseux
Soit qu'il vienne de Champeyrès
Cortailod, Boudry ou Pesieux.
Ou plein de cette bonne bière,
Que je préfère au petit bleu;
Alors à ta santé ma chère,
Je le viderais de mon mieux.
Oh oui, que ta santé prospère,
C'est là mon plus sincère vœu!

J. DE LA PIQUETTE.

Les ours de Berne.

Gaudard de Chavannes est l'auteur du *Journal d'un voyage de Genève à Londres* (1781). Il a semé le récit de son odyssée de couplets satiriques et de piquantes anecdotes sur les mœurs du temps. Voici les réflexions que lui inspire la fosse aux ours de Berne:

« L'ours est, sans contredit, de tous les animaux après l'homme, celui qui a le plus de dextérité, d'adresse, de souplesse et de grâce. Ceux de Berne (j'entends ceux de la fosse) sont dressés à diverses gentilleses, pour amuser le peuple et le distraire par ce spectacle innocent de la pensée de vouloir se mêler des affaires publiques et de fomenter des cabales pour altérer ou troubler la constitution du meilleur gouvernement possible. »

Le véritable ami.

Qui de nous, durant ces capricieuses journées d'avril aux averses imprévues, n'a redit ou ne redira ce quatrain sur le parapluie, qu'écrivit Scribe:

Ami commode, ami nouveau
Qui, contre l'ordinaire usage,
Reste à l'écart quand il fait beau
Et se montre les jours d'orage.

Le 14 avril à la Cathédrale. — La cantate de René Morax et d'Alexandre Dénéreaz a paru il y a quelques jours en partition, piano et chant, chez M. Th. Wallbach, magasin de musique, rue Pépinière 1. — Prix fr. 4.—

Cette belle partition attirera promptement l'attention des connaisseurs. La réduction pour piano, faite par le compositeur lui-même, laisse subsister l'idée musicale dans tout son développement et permet de se représenter aisément ce qu'est l'orchestration. Partie vocale et instrumentation sont traitées par un musicien qui a su imprimer à son œuvre un cachet bien personnel.

Le sentiment patriotique, qui a si bien inspiré le poète et le compositeur, trouve son expression dans toutes les pages: au début, lorsque le chœur exprime la lassitude du joug bernois et réclame la liberté perdue; quand les Français appellent le pays

de Vaud à l'indépendance; dans le fort beau solo de la Liberté; dans le non moins beau duo entre la Liberté et le Travail comme dans le chœur final si original avec ses imitations de cloches et l'emploi comme *Leitmotiv*, dans l'orchestre, de l'air: *Po la fita daò quatorze*.

Oh! Jean-Louis, c'est aujourd'hui ta fête!...

De Berne, nous arrivons à l'instant, l'une des plus originales d'entre les nombreuses cartes postales publiées à l'occasion du Centenaire. La composition en est fort simple: une bande d'ours, dont le premier est porteur d'un bouquet, accourt en bons confédérés et amis, nous apporter leurs félicitations et leurs vœux. Tout va bien! (*Kaiser et Cie, éditeurs.*)

Les fêtes vaudoises du Centenaire.

Les représentations du « Peuple vaudois ». — Le comité qui s'est chargé de monter et de faire jouer *Le peuple vaudois* publie une petite plaquette d'une centaine de pages, destinée à servir de guide au public qui assistera nombreux à ces représentations. On y trouve une très intéressante étude de M. Paul Rochat, professeur, sur Henri Warnery; une notice biographique sur Gustave Doret. M. PauMI aillefer a bien voulu écrire un très clair et très vivant exposé des faits historiques qui sont à la base de l'œuvre de Warnery. M. Samuel Cornut a envoyé de Paris une pénétrante analyse du « Peuple vaudois ». La musique de Doret fait l'objet d'une remarquable analyse de M. F. Feyler. Enfin, des détails sur l'entreprise, sur la façon dont la pièce a été montée, dont ont été préparés les décors, reconstitués les costumes; les noms des acteurs, le programme, les portraits des auteurs avec autographes; le tout imprimé avec goût et soin par la maison Corbaz et Cie. — Coût: un franc.

Heureux petits nègres!

L'empereur Guillaume n'est pas seulement orateur, compositeur et peintre, il est aussi grammairien et il s'attache à remplir à lui seul, dans l'empire allemand, le rôle que joue en France l'Académie française. Seulement, au lieu de consacrer l'usage, ainsi que le font les quarante immortels de Paris, il le crée de son bon plaisir et l'impose à ses sujets. C'est plus expéditif. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que ses décisions grammaticales, si elles jettent quelque émoi dans le monde des professeurs, ont un incontestable caractère pratique. Ainsi, Guillaume a fait savoir aux fonctionnaires de l'empire qu'il exigeait d'eux des rapports rédigés en un style net et concis, sans phrases entortillées et sans mettre le verbe à la fin.

Sans mettre le verbe à la fin! C'est tout bonnement une révolution dans la langue allemande. On sait, en effet, que les Allemands ne disent pas comme nous: « J'ai perdu mon mouchoir, j'ai bu un verre de bière, etc. » mais: « J'ai mon mouchoir perdu, j'ai un verre de bière bu »; de telle sorte que si la phrase est longue — et c'est généralement le cas — il faut attendre d'être au bout pour en saisir le sens... quand on arrive à le saisir.

La réforme de Guillaume va nous donner de l'allemand presque aussi clair que du français de Voltaire. Chose significative, elle est destinée en premier lieu aux sujets des colonies allemandes de l'Afrique orientale, afin sans doute de germaniser les petits nègres plus aisément.

Heureux petits nègres, vous ne connaîtrez pas les peines qu'ont endurées jusqu'ici les jeunes Vaudois pour apprendre la langue de Schiller et de Guillaume II!

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.